

Nouveaux Cahiers du socialisme

Nouveaux
Cahiers du
socialisme

Andrée Ferretti, *Mon désir de révolution*, Montréal, Éditions XYZ, 2015

Guillaume Tremblay-Boily

Number 16, Fall 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82671ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif d'analyse politique

ISSN

1918-4662 (print)

1918-4670 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tremblay-Boily, G. (2016). Review of [Andrée Ferretti, *Mon désir de révolution*, Montréal, Éditions XYZ, 2015]. *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (16), 241–243.

**Andrée Ferretti, *Mon désir de révolution*, Montréal,
Éditions XYZ, 2015**

GUILLAUME TREMBLAY-BOILY

En guise d'introduction à son ouvrage, Andrée Ferretti propose une sorte de manifeste destiné avant tout à la jeunesse québécoise. Son « désir de révolution » s'incarne d'abord dans le combat pour l'indépendance du Québec, mais elle se lance aussi dans un réquisitoire contre le processus galopant de la mondialisation, qui laisse libre cours aux intérêts égoïstes, qui mine l'action collective et qui accroît les inégalités de richesse entre les peuples et entre les individus. Aux yeux de Ferretti, toutefois, le principal danger de la mondialisation, c'est « la désagrégation de la spécificité de chaque culture, cet ancrage immémorial des peuples dans leur réalité particulière » (p. 26). Pour y faire face, elle suggère le renforcement de l'État national, qu'elle considère comme le « dernier rempart contre l'uniformisation stérilisante de l'humanité » (p. 27). Mais que faire alors lorsque c'est l'État lui-même qui se fait le promoteur des exigences austéritaires du capitalisme mondialisé, comme elle le laisse entendre en évoquant l'entreprise de démantèlement menée par le gouvernement Couillard ?

La plus grande partie du livre d'Andrée Ferretti est consacrée au récit chronologique de ses années d'implication, entremêlé de ses réflexions personnelles sur le sens de son engagement. Lorsqu'elle parle de ses années de tâtonnement, de son enfance aux années 1960, on sent bien l'aliénation économique et culturelle que vivaient les Canadiens français à l'époque. On comprend bien aussi que sa politisation a été à la fois le fruit de ses expériences personnelles et d'un contact enrichissant avec plusieurs œuvres intellectuelles et littéraires majeures. Elle nous parle ainsi de sa révolte, aiguisée par les grèves qui faisaient l'objet de virulentes discussions dans sa famille : celle des mineurs de l'amiante d'Asbestos en 1949, où travaillait un de ses cousins, ou encore celle de la Noranda Mines en 1953, où travaillait un de ses oncles. Elle mentionne aussi les historiens François-Xavier Garneau, Lionel Groulx et Maurice Séguin, qui ont marqué son imaginaire. Puis, ce sont les ouvrages *Portrait du colonisé* d'Albert Memmi et *Les damnés de la terre* de Frantz Fanon qui l'ont initiée à la pensée anticoloniale.

Embauchée en 1957 à la librairie Beauchemin, alors dirigée par Gaston Miron, elle côtoie poètes, peintres et syndicalistes qui élaborent une critique de l'impérialisme qui sévit au Québec. Ferretti écrit que ces artistes, militantes et militants étaient opposés au régime duplessiste, mais que « [c]ontrairement aux signataires du manifeste *Refus global*, texte moralisant qui tenait l'alliance du clergé et du gouvernement Duplessis responsable de tous les maux de la société québécoise, les assidus de la librairie Beauchemin l'expliquaient par notre appartenance au système confédératif canadien, cadre de notre dépendance

politique, elle-même source de notre aliénation nationale, et gérant direct de l'impérialisme américain sur notre territoire » (p. 43). Ferretti passe ensuite à autre chose, mais on aurait aimé en savoir plus sur les divergences entre ces deux groupes, puisqu'on a souvent tendance à les associer lorsque l'on brosse à grands traits l'histoire du Québec pré-Révolution tranquille.

Andrée Ferretti consacre évidemment bon nombre de pages au Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN), le mouvement qui l'a fait connaître. Elle y parle notamment de son audacieuse candidature dans Laurier, la circonscription de René Lévesque, alors encore ministre libéral. Ce dernier décida de rendre visite au local électoral du RIN et fut accueilli chaleureusement par les militantes et les militants du parti, sous l'œil agacé de la candidate. Elle y raconte aussi son travail acharné à organiser un nombre impressionnant d'assemblées de cuisine, pour convaincre un par un, une par une les citoyens de tous les milieux d'adhérer au mouvement indépendantiste. Cela dit, cet épisode, comme plusieurs autres passages intéressants de l'essai, avait déjà été raconté par Andrée Ferretti elle-même dans le film *Le R.I.N.* de Jean-Claude Labrecque, sorti en 2002¹.

Revenant sur sa démission du parti pour protester contre la volonté de celui-ci de fusionner avec le Mouvement souveraineté-association, embryon du futur Parti québécois, Andrée Ferretti mentionne qu'elle a fondé « le Front de libération populaire (FLP), un mouvement rapidement noyauté par des militants gauchistes qui se croyaient de gauche ». On aurait aimé savoir plus en détail ce qu'elle entend par là. Tout en se présentant toujours comme révolutionnaire, Ferretti semble entretenir un rapport plutôt ambigu à son passé de militante de gauche, n'y faisant que très peu référence. Pourtant, à l'époque de la fondation du FLP, elle affirmait qu'une vraie libération nationale devrait passer par un régime politique socialiste et proposait des mesures aussi radicales que la nationalisation des banques et l'abolition du crédit².

Expliquant avoir toujours été certaine que le mouvement pour l'indépendance ne devrait se constituer en parti qu'une fois la majorité du peuple convaincue de la nécessité de son objectif, elle déplore les hésitations qui accompagnaient le projet de souveraineté-association de René Lévesque. Il s'agit d'une thèse défendable, mais on ne peut qu'être mal à l'aise lorsqu'elle affirme qu'il « aura fallu près de cinquante ans et l'arrivée de Pierre-Karl Péladeau pour sortir le Parti québécois de ce mauvais chemin et le faire bifurquer sans peur et sans détour sur celui de l'indépendance » (p. 80). Comment expliquer cette confiance indéfectible envers l'ancien patron de Québecor ? Par ailleurs, une ancienne mais légitime critique du mouvement souverainiste consiste à dire que, s'il parvenait à ses fins sans être associé à un projet clairement ancré à gauche, il risquerait de ne faire que remplacer un État capitaliste par un autre. Comment Andrée Ferretti,

1 Jean-Claude Labrecque, *Le R.I.N.*, Montréal, Les Productions Virage, 2002.

2 Archives de Radio-Canada, *Crise interne au RIN* (Émission *Aujourd'hui*, 29 mars 1968), 5 janvier 2004, <http://archives.radio-canada.ca/politiquepartis_chefs_politiquesclips/6153/>.

qui insiste pour présenter l'indépendance comme un projet révolutionnaire, répondrait-elle à cette critique, alors qu'elle place autant d'espoir en un des plus éminents membres de la bourgeoisie québécoise ?

Le dernier chapitre de *Mon désir de révolution* est consacré aux rencontres enrichissantes qu'Andrée Ferretti a faites au cours de sa vie. Elle offre ainsi un hommage sans complaisance à des personnalités aussi diverses que Gaston Miron, Hubert Aquin, Gérald Godin, Michel Chartrand, Hélène Pedneault, Pauline Marois, Djemila Benhabib et Robert Laplante. Ces portraits révèlent quelques moments touchants, comme celui où Gaston Miron, ému par la beauté d'un coucher de soleil en campagne, gesticule en tous sens en s'écriant : « Que c'est beau, que c'est beau, que c'est beau, batèche de batèche » (p. 111). Elle traite aussi avec justesse de la sensibilité d'artiste qui se cachait derrière l'allure colérique de Michel Chartrand.

Empruntant parfois un ton pompeux, le récit d'Andrée Ferretti est tout de même entraînant. Malheureusement, beaucoup de passages sont esquissés trop rapidement : il aurait été pertinent qu'elle s'attarde plus en profondeur à quelques moments forts de son engagement, plutôt que de tenter de couvrir l'ensemble de son parcours. Pour une personne qui veut s'initier à l'histoire du Québec à partir du point de vue d'une militante chevronnée, cet ouvrage sera sans doute utile, mais il en apprendra peu à ceux et celles qui connaissent déjà les grandes lignes de l'histoire du Québec contemporain.

**Louis Marion, *Comment exister encore ?*
Capital, technologie et domination,
Montréal, Écosociété, 2015**

EMMANUEL CHAPUT

Avec *Comment exister encore ?* Louis Marion, philosophe de la décroissance, propose un vaste tour d'horizon des conditions – et obstacles – à l'émancipation d'une société malade de sa croissance. Son éditeur David Murray présentait d'ailleurs l'ouvrage comme un nouveau « petit cours d'autodéfense » cherchant à la fois à « défendre ce qui reste de la nature contre la puissance de l'être humain » et, d'un même souffle, « sauvegarder aussi absolument les conditions d'une capacité politique collective d'institutionnaliser et de fonder, réflexivement et démocratiquement, des normes communes » (p. 10).

Non seulement Marion s'en prend-il à la logique autonome et infinie de la valeur propre au capitalisme et à l'aliénation du travail, aux mécanismes socioéconomiques qui constituent la domination abstraite qui commande l'agir non seulement des indigné-es et des 99 %, mais aussi de celui du fameux 1 %. Il s'attarde en outre aux mécanismes idéologiques qui assurent la postérité et la reproduction d'une telle structure sociale, politique et économique par un